

witold  
gombrowicz

---

le sain esprit  
de contradiction



## LE SAIN ESPRIT DE CONTRADICTION / WITOLD GOMBROWICZ

Dès ses premiers écrits, Witold Gombrowicz s'est élevé contre les normes et la conformité, tout en façonnant un univers bien à lui, foisonnant et fantasque. Ce nouveau volume rassemble divers textes, dont de nombreux inédits, qui mettent en lumière son intense créativité dans les années 1930. On y découvrira notamment la passionnante genèse de *Ferdydurke*, qualifié de « roman génial » par Milan Kundera et devenu un classique de la littérature européenne du xx<sup>e</sup> siècle. À le lire, on a l'impression d'être penché par-dessus l'épaule du jeune auteur en train de tâtonner, à la recherche de la forme idéale à donner à son roman et faisant déjà montre de toute sa verve poétique et de son irrévérence légendaire.

Dans une série d'entretiens, de textes critiques mais aussi d'interventions polémiques, Gombrowicz ne cesse de questionner, de provoquer, illustrant la conception unique qu'il se fait de la littérature, de son époque et de sa propre personnalité.

Witold Gombrowicz (1904-1969) est un romancier, dramaturge et essayiste polonais. Dans les années 1930, *Mémoires du temps de l'immaturation* (*Bakakai*) et *Ferdydurke* l'imposent comme un écrivain respecté mais controversé. Il part pour l'Argentine en 1939 et y reste vingt-quatre ans. Son œuvre est interdite en Pologne par les nazis, puis par les communistes. En 1964, il s'installe dans le Sud de la France, où il reçoit le Prix International de Littérature en 1967. Reconnu comme l'un des plus grands auteurs du xx<sup>e</sup> siècle, Gombrowicz a influencé de nombreux écrivains.

Traduction collective.  
Édition établie par Rita Gombrowicz et Henri Marcel.

**« Extravagant, brillant, dérangeant, drôle, merveilleux – que vive sa sublime moquerie ! »**  
**Susan Sontag**

LE SAIN ESPRIT  
DE CONTRADICTION

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

JOURNAL I (1953-1956)

JOURNAL II (1957-1960)

JOURNAL III (1961-1969)

VARIA I

VINGT ANS APRÈS

VARIA II

YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE

PÉRÉGRINATIONS ARGENTINES

JOURNAL PARIS BERLIN

LE MARIAGE

LA PORNOGRAPHIE

SOUVENIRS DE POLOGNE

FERDYDURKE

LA PATIENCE DU PAPIER

WITOLD GOMBROWICZ

LE SAIN ESPRIT  
DE CONTRADICTION

Traduction collective

Édition établie par Rita GOMBROWICZ  
et Henri MARCEL

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

*Ce volume est composé pour moitié  
de textes inédits en français, complétés de textes  
tirés de Varia I (Christian Bourgois éditeur, 1978)  
et de Varia II (Christian Bourgois éditeur, 1989).*

*Les éditeurs souhaitent remercier Mariola Odzimkowska  
pour sa précieuse collaboration.*

© Rita Gombrowicz & Institut littéraire  
All rights reserved  
© Christian Bourgois éditeur, 2022  
pour la traduction française  
ISBN 9782267046618

1.

QUELLE FORÊT DE NOTIONS!

*Textes de fiction*





## LE DRAME DU BARON ET DE LA BARONNE

La baronne était une créature ravissante. Le baron l'avait choisie dans une famille pleine de principes et s'estimait en droit de lui accorder une confiance totale, quoique le temps eût déjà passablement exercé sur lui ses ravages... Et pourtant, chez la baronne sommeillait un élément de charme et de grâce inquiétant, qui risquait bien de compliquer l'application pratique des principes impondérables du baron (car le baron était un homme scrupuleux). Après de nombreuses années de vie commune, auréolées du bonheur paisible de la conjugalité, la baronne accourut un jour vers son mari et se jeta à son cou.

«Je crois que je dois vous le dire: Henryk est amoureux de moi... Hier il m'a avoué son amour, de manière si brusque et si inopinée que je n'ai même pas pu l'en empêcher.

— Et vous, êtes-vous également amoureuse de lui?

— Non, je ne l'aime pas puisque c'est vous que j'ai fait serment d'aimer, répondit-elle.

— Très bien, dit-il. Si en l'aimant vous ne l'aimez pas, puisque votre devoir est de m'aimer, vous avez

doublement gagné à mes yeux et je vous en aime deux fois plus. Ses souffrances sont une juste punition pour la faiblesse de caractère dont il a fait preuve en s'éprenant d'une femme mariée. Les principes, ma chère! S'il vous avoue une fois encore son amour, répondez-lui que vous avez aussi un aveu à lui faire – celui de vos principes. Qui s'appuie sur des principes inébranlables peut traverser la vie la tête haute.»

\*

Mais à quelque temps de là, des rumeurs funestes parvinrent aux oreilles du baron. Henryk faisait preuve d'une absence totale de caractère. Repoussé par la baronne, il s'était mis à boire, avait sombré dans la débauche; puis il était devenu mélancolique, rien ne l'intéressait plus, le monde avait perdu pour lui son attrait et il filait un bien mauvais coton. On murmurait partout que son décès, qui semblait imminent, serait dû à un chagrin d'amour.

«Quelle belle histoire! dit le baron à sa femme. Nous voici en train de déguster des hors-d'œuvre tandis que lui, là-bas, ne peut rien avaler... Vous rendez-vous compte?... Car votre image ne cesse de se dresser devant ses yeux. Je serais d'ailleurs curieux de savoir ce qu'il voit en vous. Moi qui vis en votre compagnie depuis tant d'années, je n'ai jamais senti pour vous ce qu'on pourrait appeler un sentiment violent. Quoi qu'il en soit, l'affaire est grave et je m'étonne que vous ayez si bonne mine alors que vous savez être la cause des souffrances de ce malheureux.»

Une semaine plus tard, il revint trouver sa femme, de plus méchante humeur encore.

«Félicitations! dit-il avec ironie. Vous pouvez être fière! Vos charmes se sont révélés fort efficaces, Henryk est au bord du trépas.

— Que puis-je faire? répondit-elle, les larmes aux yeux. Je n'ai pas cherché à le séduire, je n'ai rien à me reprocher.

— Il ne manquerait plus que cela! C'est vous qui êtes la cause de son état désespéré, ce sont les linéaments de votre visage, ce sont vos traits, vos formes qui le rongent tel un microbe.

— Que faire? Il est devenu fou. Savez-vous quel mot il a osé prononcer lorsqu'il m'a fait sa déclaration? Divorce!

— Comment? Divorce! Vous n'êtes tout de même pas encore une gourgandine, que je sache. D'ailleurs vous l'aurez, votre divorce, mais savez-vous quand? Lorsque je mourrai, lorsque je rendrai à Dieu cette âme qui confesse certains principes inébranlables.

— Et s'il expire?

— S'il expire! s'écria-t-il, en proie à une colère extrême. Voilà un chantage qui ne suffira pas à me faire rompre le serment qui me lie à vous jusqu'à ma mort.»

La baronne vivait des moments atroces. Elle ne voulait pour rien au monde se conduire de manière immorale mais, d'un autre côté, la pensée des souffrances qu'endurait Henryk lui brisait le cœur. De surcroît, le baron, membre de nombreuses sociétés, l'avait visiblement prise en aversion. Le spectacle de sa joliesse était devenu pour lui insupportable. Son existence physiologique lui répugnait. Un jour, il lui proposa :

«Un petit pain, peut-être?»

Et comme elle refusait il éclata de rire et dit, avec une incroyable ironie :

« Ha, ha, lui, il agonise là-bas, et elle, elle ne peut pas manger un petit pain! »

Lorsqu'elle passait et repassait à travers les chambres, courbant gracieusement la taille, lorsqu'elle souriait d'un pâle sourire, lorsqu'elle dormait ou qu'elle se coiffait, il y voyait des actes d'une cruauté infâme, chargés d'une sexualité lugubre. Un jour, elle se blottit contre lui.

« Ne me touchez pas, s'écria-t-il. Criminelle! Me voilà empêtré à cause de vous dans une drôle de situation. Je vois bien à présent qu'un homme moralement responsable n'a pas le droit de s'unir avec un autre corps, sous aucun prétexte.

« Allons! dit enfin le baron. Cela ne peut plus durer. J'ai appris aujourd'hui qu'il a tenté de se suicider. Êtes-vous capable de comprendre que pousser quelqu'un au suicide est pire que de l'étrangler de ses propres mains? Ce freluquet dépourvu de principes va nous perdre tous les deux, et lui avec. Ma décision est prise – nous ne pouvons pas accabler notre conscience d'une responsabilité aussi terrible. Puisqu'il n'y a pas d'autre solution, tant pis – je vous donne mon accord, j'accepte. Et vous, au nom de cette nécessité supérieure, faites ce que vous devez faire, c'est-à-dire ce que vous dicte votre sale féminité.

— Mon époux!

— Tant pis! Pouvais-je prévoir, lorsque je vous ai épousée, qu'un jour il n'y aurait pour vous d'autre choix qu'un meurtre ou l'adultère?

— Si vraiment il n'y a pas d'autre solution que celle-là, et que vous la considérez comme la plus convenable, j'accepte, dit-elle. Ce sera dur, mais Dieu m'est témoin que je suis entièrement innocente.

— Pouah!» fit le baron.

De ce jour, le jeune homme commença à recouvrer la santé. La baronne, en revanche, dépérissait à vue d'œil. Sa vie était un enfer. Son mari exigea qu'elle mange à une table séparée et lui fit mettre un couvert à part. Une fois qu'elle l'avait frôlé par hasard :

« Vous me dégoutez, dit-il, avec une froide indifférence. Voyez, vous m'avez touché et je dois interrompre ma lecture pour aller me laver dans la salle de bains. »

Souvent s'échappaient de sa bouche deux mots blessants : femme adultère. À quatre heures, il sortait sa montre :

« Allons, disait-il, il est temps pour vous, c'est l'heure de la philosophie libertine. »

En vain lui expliquait-elle qu'elle était innocente.

« Je ne vous demande qu'une seule chose, répondait-il : évitez au moins d'introduire à la maison une atmosphère d'indulgence et de tolérance pour le péché. Car dans ce cas nous devrions inviter à dîner de vulgaires catins, qui sont à vrai dire innocentes, elles aussi. »

Désespérée, la baronne voulut plus d'une fois interrompre cette liaison imposée, mais chaque fois le jeune homme menaçait de se suicider et l'on voyait bien que ce n'était pas des paroles en l'air.

\*

« Non, dit la baronne. Je n'en peux plus. La vie est devenue pour moi un supplice indicible. Je suis tombée dans d'affreux péchés – et pourquoi ? Parce que je suis séduisante. Celui qui n'a pas éprouvé cela

lui-même ne saurait comprendre à quel point il est bizarre, du point de vue de la morale, d'être séduisante. J'en ai assez. Je vais m'enlaidir. Seulement, je ne sais pas si Henryk le supportera.

— Je vous reconnais bien là, s'exclama avec enthousiasme son mari. En effet, cela peut entraîner la démence de Henryk, mais dans une situation critique comme la nôtre il faut savoir prendre des risques et d'ailleurs nous nous y préparerons comme il convient. Et pour vous prouver que moi, votre époux, je me solidarise toujours avec vous lorsqu'il s'agit de supporter un fardeau moral — je vais m'enlaidir moi aussi.

— Vous n'aurez pas beaucoup à faire», dit-elle avec une ironie mordante.

Ils se rendirent dans leurs chambres d'où bientôt, sortirent deux monstres. Le baron enlaça sa femme et l'embrassa.

« À présent, il faut préparer Henryk à ce choc. »

Et il écrivit une lettre.

*Cher Monsieur,*

*J'ai le regret de vous informer du terrible accident survenu à ma femme. Un de ses amants — dans un accès de jalousie à l'égard d'un autre adorateur qui depuis quelque temps justement ne se contentait plus de lui vouer un amour platonique — l'a arrosée de vitriol. La malheureuse a perdu les charmes dont elle savait faire un si universel usage. Venez la voir.*

*Nota bene: J'ai été affreusement mutilé moi-même en essayant de la sauver.*

« Nous avons fait tout ce qu'il convenait », déclara-t-il.

On aurait pu croire que Henryk allait devenir fou, mais la nouvelle de l'infidélité de sa maîtresse lui redonna des forces. Il survécut à sa passion qui, elle, ne résista pas au spectacle de la monstruosité. En revanche, la baronne se mit à dépérir brusquement, et il apparut bientôt que la chlorose pernicieuse qui la rongait était causée par son amour pour Henryk qui, après leur rupture, s'était déchaîné en elle avec la force d'un cyclone.

« Est-ce qu'une malédiction pèse sur ma maison ? s'écriait le baron. Voilà qu'à présent c'est elle qui s'y met ! »

\*

L'agonisante exigea de voir Henryk et les médecins appuyèrent sa demande.

« Pour l'amour de Dieu, murmura le baron à Henryk. Elle s'apprête à mourir avec, sur les lèvres, l'aveu de son amour coupable. »

« Vous êtes devenue folle, s'écria-t-il à l'adresse de sa femme. À votre place, je me réjouirais plutôt d'avoir la conscience nette. Sans doute ne vous rendez-vous pas compte de votre apparence monstrueuse – et l'amant qui brûlait de désir pour votre corps vous maltraite et vous méprise depuis que vous vous êtes enlaidie pour lui. Rompez avec tout cela et vous recouvrirez la santé, et vous reviendrez au monde des principes.

— Cette fois-ci, je ne me laisserai plus prendre », dit la baronne, et elle expira.

Les deux hommes restèrent seuls avec le cadavre.

« Elle s'est éteinte, victime du devoir, dit le baron.  
Je vous rends responsable de sa mort.

— C'était votre femme, c'est votre cadavre »,  
répondit le jeune homme.

*Polska Zbrojna*, Varsovie, 1933, n° 246/247.

*Varia*, Instytut Literacki, Paris, 1973.

*Varia II*, Christian Bourgois, 1989.

*Traduit par Christophe Jezewski  
et Dominique Autrand.*



## LE PUIFS

Ce n'est pas dans ce but que Blikle s'était marié – mais quand il se maria, sa femme fit marcher les lunes, et les lunes firent marcher sa femme. Il s'accrochait, il suppliait, mais en vain : les lunes s'en donnaient à cœur joie avec sa femme, sa femme en faisait autant avec les lunes. Avant même qu'il s'en aperçoive, sa femme en était à sa neuvième lune et, faisant la sourde oreille à tous ses arguments, elle mit au monde un enfant. Blikle, ne sachant pas trop où se mettre, couvert de honte, franchit la porte d'un pensionnat de jeunes filles et, rouge jusqu'aux oreilles, annonça :

« Il m'est venu au monde un enfant.

— Ha, ha, ha ! s'esclaffèrent les jeunes filles, il a mis au monde un enfant ! Il a mis au monde un enfant !

— C'est un mensonge ! hurla-t-il, ce n'est pas moi qui ai mis au monde, c'est ma femme qui a mis au monde !

— Ha, ha, ha ! rugirent les jeunes filles, sa femme a mis au monde un enfant !

— Taisez-vous ! gronda-t-il, ce n'est pas ma femme qui a mis au monde, c'est l'enfant qui lui est venu au monde !

— Ha, ha, ha ! les jeunes filles se roulaient par terre, un enfant est venu au monde à sa femme ! Blikle-à-l'enfant, ha, ha, ha, Blikle-à-l'enfant ! » et, de rire, elles éclatèrent toutes comme un seul homme.

« Calmez-vous, dit Blikle, conciliant, somme toute, je ne suis que le mari. Bon, il y a un nouvel enfant, et après ? Presque chaque homme a un enfant, je ne vois aucune raison d'en rire. Est-ce que j'ai changé, moi ? Moi, je suis moi — l'enfant, c'est à part —, l'enfant, ce n'est qu'un supplément. »

Mais il était trop tard. Les jeunes filles coururent en ville, leurs langues bien pendues.

Peu de temps après, Blikle reçut la visite de son employeur.

« Quelle honte, Monsieur Blikle, si jeune et déjà un enfant ? Les causes ne me regardent pas, ajouta le vieillard en se pouléchant, pas mal, votre petite femme, pas mal du tout, mais je ne peux pas garder dans la boîte un homme qui a un enfant, ça m'énerverait. Vous seriez là, assis à votre bureau, mine de rien, et qu'est-ce que j'en sais, moi, si l'enfant ne serait pas en train, au même moment, de souiller ses langes ou de baver, ah non, non, merci bien, ce n'est pas agréable du tout. »

Et il sortit, dégoûté. La sœur arriva, fit une scène :

« Félicitations ! siffla-t-elle, tu as fait de moi une tante ! C'était pourtant convenu, que tu n'allais pas intervenir, n'avons-nous pas rompu toutes relations ? »

Elle sortit, arriva un ami.

« Salut, lui dit Blikle.

— Hé là, répondit-il, surtout pas de familiarités. Je n'admets pas de familiarités avec les parents. Un

papa, c'est un papa. Un papa peut m'offrir une cravate pour Noël, mais pas de familiarités.»

Ce fut le tour d'une amie de sa femme.

«Et votre femme? Elle allaite l'enfant? Ça va, son lait?»

— Ne l'allaite pas, chérie, dit Blikle douloureusement, plutôt une nourrice.»

Ils engagèrent une nourrice, pleine de lait, elle allaitait l'enfant en grognant de temps à autre.

«Et toi, dit Blikle à sa femme avec hostilité, finis-en avec ton lait. Tu n'as pas honte...»

Et il alla au bistrot. Au bistrot, on ne voulut pas lui servir de vodka.

«Ah, non, Monsieur Blikle, dit le serveur, persuasif, la vodka fait beaucoup de mal aux nourrissons.»

Blikle lui donna une baffe sur la gueule, à quoi l'autre répondit :

«Hii, papa pas bon papa!

— Il n'y a pas de papa qui tienne, dans la gueule.»

Blikle se fâcha tout rouge.

«Papa, papa», répondit le serveur et il lui donna un fondant.

Blikle sortit, blanc de rage, et prit un fiacre.

«Vous avez hâte de revoir l'enfant, dit le cocher. C'est tout à votre honneur! J'ai aussi un enfant, tope là, camarade, tope là! et il lui tendit la main. Je m'appelle Pierrot. Mais moi j'en ai sept.»

Exaspéré, Blikle n'écoutait plus, il avait quelque chose de bien pire en tête.

Il monta chez lui, enleva l'enfant du sein nourricier et l'emporta en catimini par l'escalier de service. Dehors, c'était le crépuscule, un vent chaud soufflait, le tonnerre annonçait l'orage prochain,

c'était plutôt désagréable. Il amena l'enfant au bord du fleuve, parmi les roseaux, exactement entre deux lunes, dont l'une brillait dans le ciel, l'autre se reflétait dans l'onde, et il était sur le point d'y jeter l'enfant, lorsque les jeunes filles surgirent de l'eau, où elles se baignaient, et ricanèrent, d'abord l'une, puis l'autre, la troisième, enfin toutes ensemble :

« Regarde voir, Blikle avec l'enfant ! Il emmène l'enfant au bord du fleuve ! Il le promène ! Il lui montre le paysage ! Ha, ha, ha, hi, hi, hi, Blikle avec l'enfant ! Avec l'enfant ! Ha, haaa, haha, ha, ha, ha, ha. »

*Kurier Poranny*, Varsovie, 1935, n° 62.

*Varia*, Instytut Literacki, Paris, 1973.

*Cahiers de l'Est*, Paris, 1976, n° 6.

*Varia II*, Christian Bourgois, 1989.

*Traduit par Constantin Jelenski.*

## 2. LE SAIN ESPRIT DE CONTRADICTION

### *Critiques littéraires*

Femmes de rencontre (1935) . . . . .	87
Les produits folkloriques de la littérature (1935)	92
Réalité et vitalité (1935) . . . . .	97
Péchés de notre âge transitoire (1936) . . . . .	103
Les détails antipoétiques d'un poète (1936) . . .	109
Nous n'absorbons la vie que peu de jours (1936) . . . . .	115
À propos du style de Zofia Nalkowska (1936) . . .	120
Un malentendu grossier (1936) . . . . .	126
Les fâcheuses conséquences d'une Théo moderne (1937) . . . . .	132
L'œuvre de Zbigniew Unilowski (1937) . . . . .	139

## 3. LES PETITES PENSÉES NE NOUS SERONT D'AUCUN SECOURS

### *Poésie, Pologne, politique*

Explication sommaire (1933) . . . . .	149
Avec « Unilowszczyk » au night-club (1937) . . .	155
Interview sur l'herbe (1937) . . . . .	161
« Le maudit rapetissement m'a assailli de nouveau » (1952) . . . . .	167
La discussion à la radio qui n'a pas eu lieu (probab. 1959) . . . . .	179
Les cinq livres qui m'ont le plus influencé (1960)	190
Camelote (1963) . . . . .	193

witold  
gombrowicz

---

le sain esprit  
de contradiction



**Le sain esprit de  
contradiction**  
**Witold Gombrowicz**

Cette édition électronique du livre  
*Le sain esprit de contradiction* de Witold Gombrowicz  
a été réalisée le 11 avril 2022  
par Christian Bourgois éditeur.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
ISBN : 9782267046236  
ISBN PDF : 9782267046618  
Numéro d'édition : 2545